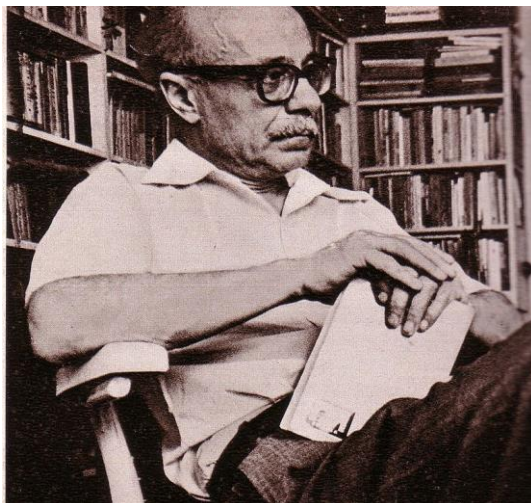


## Entretien avec Ernesto Sabato

Propos recueillis par Laurent Bouvier-Ajam à Buenos Aires en janvier 1983

---



Ernesto Sabato vers 1972  
(Source : Wikimedia Commons)

---

### **Avant d'écrire, vous étiez scientifique et travailliez sur la relativité ?**

J'ai fait un doctorat de physique à l'Université de la Plata (Argentine) où j'ai reçu une bourse pour travailler au laboratoire Curie, à Paris, sur les radiations atomiques. Ceci se passait avant la guerre, en 1938. Mais à la fin de cette année-là, j'allai aux Etats-Unis, au MIT de Cambridge dans le Massachussets, où je fis un travail sur les rayons cosmiques et la relativité. Je revins à Buenos Aires au début de la guerre.

### **Pourquoi avez-vous abandonné ces recherches ?**

Dès mon enfance j'ai été attiré par la peinture et la littérature. Mais, dans mon adolescence, le monde des mathématiques, pour ce qu'il avait de transparent et d'ordonné, me fascina. Mon esprit était obscurci, je sentais en moi un grand tumulte, une sorte de chaos, et la rigueur platonicienne de l'univers mathématique est ce que je désirais. Plus tard je compris qu'il était étranger aux problèmes qui m'intéressaient. Du coup je décidais de les aborder en me consacrant à la littérature, à la fiction. Cette crise débuta précisément à Paris, au moment où je commençais à fréquenter le mouvement surréaliste; lequel est, d'une certaine façon, exactement à l'opposé des sciences mathématiques : soit la prédominance de l'inconscient sur la logique. Pendant le jour je travaillais sur des électromètres, rue Pierre et Marie Curie, et je passais la nuit avec les surréalistes. Un peu comme une ménagère qui se dévouerait, dans la journée, aux honnêtes travaux de sa maison et qui, dès la nuit venue, se livrerait à la prostitution.

### **Tout ce processus est assez étrange ?**

Pas autant qu'il ne le semble à première vue. L'univers platonicien ne fut pas inventé par des êtres purs et rationnels, par des demi-dieux parfaits, mais par des hommes imparfaits, « de chair et de sang ». Une race de demi-dieux n'a nul besoin de créer ce que, dans une certaine mesure, ils ont déjà dans leur propre esprit. Personne ne crée ce qu'il a déjà. La création est un acte contradictoire, c'est une manifestation de mécontentement contre une réalité qui nous semble horrible ou répugnante. Un étranger a dit à Socrate qu'on lisait tous les vices sur son visage. Or précisément, c'est cet homme charnel, humain, trop humain, qui jette les bases de cet univers platonicien, qui cherche désespérément ce « *Topos Ouranos* », loin de la corruption et du temps

qui nous conduit à la mort. J'ai travaillé un an dans des laboratoires d'astrophysique; ils étaient pleins de névrosés.

### **La névrose serait-elle un facteur important de la création ?**

Si, d'une façon générale, nous entendons par "névrose" le désaccord de l'homme avec la réalité, je crois alors que c'est parfaitement clair. Nous créons une autre réalité parce que celle-ci nous déplaît. C'est pourquoi je considère comme fausse toute doctrine naturaliste de l'art, cette notion qui nous vient déjà d'Aristote. L'art n'imité pas la nature, au contraire il lui est antagonique. Un peu comme le rêve, et pour les mêmes raisons. L'art n'est pas un « reflet » de la réalité, comme le dit également un certain genre de marxisme, mais au contraire un acte onto-créateur. Je pense que Marx lui-même serait d'accord avec cette idée.

### **Parlons un peu de votre rencontre avec les surréalistes pendant ces deux années.**

Non, un an, d'un point de vue chronologique. En vérité chacun trouve ce qu'il cherche et ma rencontre avec eux ne fut pas un hasard, car je désirais ardemment ce retour à la pensée magique. Toute ma vie j'ai éprouvé cet affrontement, entre deux forces contraires, qui serait comme la lutte entre la lumière et les ténèbres. De telle sorte que je ne peux parler de l'un sans parler de l'autre. D'une certaine façon cette rencontre marqua l'épanchement de forces qui attendaient d'être libérées. Je pense que le mouvement surréaliste eut fondamentalement un rôle libérateur, ce fut un révélateur de l'art. Ce rôle, je l'ai ressenti très fortement, et il le fut pour toute la suite de ma vie d'écrivain.

### **Qui avez-vous connu alors ? Michel Leiris ?**

Non et je le regrette. J'ai connu Dominguez qui, dans ces années-là était peu connu, en dehors des cercles surréalistes. J'ai eu avec lui une grande amitié. C'est par lui que j'ai rencontré Breton. Cela se fit par le biais d'une "théorie" (je vous en prie, mettez le mot entre guillemets) que nous avons élaborée, Dominguez et moi, sur un certain "isme" surréaliste qu'il pratiquait et que j'avais nommé "licrotisme", ou pétrification du temps. Une théorie aussi folle parvint à fasciner Breton. Il en fit un article dans le dernier numéro du Minotaure, avant la guerre. En réalité il s'agissait d'une farce surréaliste mais, et cela était typique de Breton, il la prit avec un sérieux solennel. J'ai connu aussi Tristan Tzara et le Chilien Matta, aussi presque inconnu à l'époque. Un jour Dominguez voulut me faire connaître la peinture de Matta. Il disait que celui-ci avait découvert la quatrième dimension. Voilà qui me semblait difficile à réaliser ! Donc un jour, Matta apparut avec sa femme qu'il appelait Pajarito [Petit Oiseau]. J'ai vu sa peinture qui me plut beaucoup, mais qui n'avait évidemment rien à voir avec la quatrième dimension - qui est complètement et essentiellement étrangère à toute intuition plastique. Je ne convainquis pas Matta, qui, heureusement, continua à peindre ses tableaux.

### **Je vous ai parlé de Michel Leiris parce que je trouve dans ses livres une certaine parenté avec votre œuvre...**

Comme c'est curieux. Non, je ne l'ai pas connu et je ne l'ai pas lu non plus. C'est peut-être le résultat de ce que les Allemands appellent le Zeitgeist, « l'esprit du temps » qui marque également les œuvres d'artistes qui, parfois, ne se connaissent pas.

### **Et Jean Cocteau ? La bête noire du surréalisme ?**

Pas plus. En revanche j'ai lu, quand j'étais étudiant, *Les Enfants Terribles* qui me passionna. En fait j'ai reçu de nombreuses influences. Il y a un lien perpétuel et inconscient de tout avec tout. Et parfois on peut même être influencé par son pire ennemi. Gongora et Quevedo furent contemporains et ne pouvaient pas se voir; et pourtant combien s'influencèrent-ils l'un l'autre. Dans mon adolescence, j'ai lu avec anxiété et admiration les romantiques allemands. A peu près à la même époque j'ai commencé à dévorer Dostoïevski, Tchekhov, Gogol, bref tous les Russes. Plus tard ce fut le tour des Américains - de la génération qui écrivit après la première guerre mondiale. Puis ce furent les Européens comme Proust, Kafka, Mann, Strindberg... Tous, sans doute, m'influencèrent.

**Passons donc à votre propre écriture. Il est curieux que votre obsession fondamentale, dans les fictions, soit les aveugles et que justement vous risquez de perdre la vue. D'autre part, le "Rapport sur les Aveugles" occupe le quart de votre roman *Sobre héroes y tumbas*, traduit en français par Alejandra<sup>1</sup>, et pourtant ne paraît avoir rien de commun avec le reste du livre...**

Je ne sais pas si mon début de cécité est une prémonition ou une conséquence de l'œuvre. En ce qui concerne *Sobre héroes y tumbas*, ce roman a un personnage central, Fernando Olmos qui, comme diraient les classiques « brille par son absence » dans presque toute l'œuvre. Cependant, si on y fait un peu attention, on s'aperçoit que tout tourne autour de lui. « *Le Rapport sur les Aveugles* » c'est un peu le cauchemar de ce personnage. J'ai ainsi tenté de donner la totalité du problème : la vie intégrale d'un homme n'est pas seulement composée de sa vie diurne, mais aussi et surtout de ses rêves. Exclure le « *Rapport sur les Aveugles* » de ce roman, serait aussi fatal que d'exclure la vie onirique d'un personnage réel.

**On a fait de nombreuses lectures psychanalytiques de *Sobre héroes y tumbas*. Qu'en pensez-vous ?**

On peut faire une lecture psychanalytique de tout. Si vous remuez un doigt, un psychanalyste donnera une interprétation significative à ce mouvement, et si vous ne remuez pas le doigt, ce sera la même chose. Il est vrai que l'on a fait des exégèses freudiennes, et cela ne me semble pas mal. Mais ça ne rend pas compte totalement de la réalité en jeu. La littérature psychologique, qui a été épuisée dans de grandes œuvres, ne m'intéresse pas. Je m'intéresse à une littérature métaphysique. Cependant les problèmes ultimes de la condition humaine ne peuvent être présentés abstraitement dans un roman. Ils apparaissent dans des êtres "de chair et de sang", à travers des problèmes psychiques. Pour donner un exemple illustre et presque didactique : le problème qui, dans *Crime et Châtiment*, préoccupe en dernière instance Dostoïevski, ce n'est pas les sentiments d'un étudiant pauvre, c'est le problème du Bien et du Mal. Je ne suis pas Dostoïevski mais le problème est le même.

**La littérature argentine que nous connaissons en France, a une nette propension à la métaphysique. N'est-ce pas un fait typique de ce qu'on appelle d'ordinaire la "littérature latino-américaine" ?**

Certes non. L'Argentine est une région de fracture entre l'Amérique Latine et l'Europe, pour le meilleur comme pour le pire. Sa condition de « fracture » peut éclairer cette propension de notre littérature. Mais il ne s'agit pas d'une « explication », en tout cas de celles que nous offrent les positivistes. Quoiqu'il en soit, il faut dire que parler de littérature latino-américaine comme quelque chose de cohérent, est une folie. L'Amérique Latine est un continent gigantesque, aux races et aux cultures différentes, à l'infini. Comment pourrait-elle avoir une littérature qui présenterait des traits communs ? Qu'y a-t-il de ressemblant entre Borges et Asturias ? Chacun d'eux est représentatif d'une réalité distincte. Je dirai en fait, qu'il y a autant de littératures latino-américaines que d'écrivains ; car la réalité de chacun d'entre eux est différente, même s'il vit dans le même pays et à la même époque. Qu'y a-t-il de commun entre Balzac et Lautréamont ? A ce compte-là nous devrions dire également que comme nous écrivons en espagnol - à l'exception des Brésiliens - nous écrivons tous la même langue. Or il y a autant de langues que d'écrivains : l'espagnol d' Asturias n'est pas non plus celui de Borges. Chacun parle son propre « idiolecte » - mot horrible qui équivaut peut-être au « style ». C'est la différence entre la langue de la vie (qui est celle de l'art) et celle de la science. Quel sens cela aurait-il de parler du style de Pythagore dans son fameux théorème ?

**Comment s'est manifestée la censure littéraire dans l'Argentine de ces dernières années ?**

En interdisant toute œuvre « subversive ». Je mets le mot entre guillemets car le critère de ces censeurs bottés est si grotesque qu'ils en vinrent à interdire *Le Petit Prince*. Bien sûr on a interdit les œuvres de Marx et d'Engels et même des théoriciens comme Henri Lefebvre. Il n'y a pas de censure systématique, cela se fait au hasard ; sauf évidemment dans des cas extrêmes comme l'œuvre de Lénine.

---

<sup>1</sup> Traduit de l'espagnol par Jean-Jacques Villard et édité chez Éditions Le Seuil en 1996

## **La censure de l'érotisme ?**

Elle s'est aussi manifestée, surtout au cinéma et au théâtre. Mais ceci est typique de toute dictature. Les dictatures de gauche sont aussi puritaines. Croyez-vous qu'en Russie on permette un cinéma érotique ?

## **Il semble que dans votre œuvre, la littérature et la politique se mêlent étroitement sans jamais verser cependant dans une littérature militante...**

Je ne crois pas à la littérature engagée, au sens strict. Il y a des gens, surtout en Amérique Latine, qui exigent cet engagement et nous parlent de littérature "sociale". Mais il n'y a pas de littérature "sociale" et de littérature "non-sociale"; il y a simplement la bonne et la mauvaise littérature. Ce qui ne veut pas dire qu'une littérature doit être "gratuite" ou "ludique". Kafka n'est ni gratuit ni ludique, et pourtant il restera comme un des plus profonds et mystérieux témoignages de l'homme dans ces temps terribles. Beethoven était un fervent partisan de la Révolution Française, mais il n'écrivit pas pour autant la Marseillaise. Aux pires moments de l'histoire européenne, il composait ses symphonies et ses quatuors. L'art ne se propose pas la libération sociale de l'homme. Pour cela il y a d'autres instruments : les luttes politiques, les essais sociaux, les pamphlets et même la philosophie. Il y a un révolutionnaire assez connu, appelé Karl Marx, qui admirait le monarchiste Balzac, le ministre Goethe, Shakespeare, les poètes lyriques anglais, à l'époque de la plus horrible exploitation de classe dans toute l'Europe. Par contre il se moquait de l'auteur de l'Insurgé, roman "engagé".

## **Vos personnages ont un côté un peu « anar »...**

Oui, je le crois. Politiquement ce furent les anarchistes qui tout d'abord m'attirèrent. J'ai milité avec eux dans mon adolescence. Plus tard des adultes me convinquirent que les anarchistes étaient des utopistes et qu'il fallait faire un socialisme "scientifique" (« *Esprit des Lumières* »). Du coup je me suis engagé à fond pendant quatre ans dans le mouvement communiste. J'ai tout laissé, famille et études. Jusqu'à ce que les doutes philosophiques et politiques, au début des Procès de Moscou, me firent abandonner les communistes. Toutes les dictatures, mêmes de gauche, me semblent épouvantables. Alors je suis revenu à ma première intuition anarchiste et j'ai recommencé à lire des penseurs comme Proudhon qui avait été ridiculisé par Marx. Je veux un régime de liberté et de justice sociale. Pas de pure liberté, car alors elle est apparente, ou pour le moins effective, uniquement pour une minorité. Pas non plus de justice sociale sans liberté, car alors l'esclavage de l'argent est remplacé par celui du bureau politique. En somme, comme vous pouvez le voir, j'appartiens à une race d'intellectuels en voie d'extinction.

## **C'est-à-dire ?...**

C'est-à-dire que beaucoup d'intellectuels latino-américains veulent établir des dictatures de gauche. Je désire de toutes mes forces que dans n'importe quel gouvernement issu des mouvements de libération, on accepte l'existence de partis d'opposition et d'une justice indépendante. Sans ces garanties, cela se terminera toujours par un régime dictatorial. Aucune fin, aussi noble soit-elle, ne justifie des moyens ignobles. Dans la pratique, ces moyens deviennent dialectiquement des fins; comme on l'a vu, pour toujours en Union Soviétique.

## **Mais vous appuyez tout de même les mouvements de libération en Amérique du Sud ?**

Bien sûr. C'est un continent que l'impérialisme exploite d'une façon barbare. Comment ne pas suivre avec ferveur la lutte qui, durant des décennies, menèrent les révolutionnaires du Nicaragua contre la tyrannie sanglante de Somoza, appuyée par les Etats Unis ? J'ai éprouvé une grande émotion quand elle est finalement tombée.

## **Vous présidez, en Argentine, un comité dont l'objectif est de retrouver les enfants disparus au cours de « la sale guerre », comité dont fait partie également le Prix Nobel de la Paix, Perez Esquivel. Avez-vous obtenu quelque chose ?**

Jusqu'à maintenant, rien. Mais nous continuons à lutter. Quand la démocratie sera réinstaurée, nous pourrions enquêter sur ces crimes et châtier les coupables.

### **Comment ces enfants ont-ils disparu ?**

Quand les groupes armés, para-policiers ou paramilitaires, occupaient une maison pour enlever les militants de gauche, souvent ils emmenaient aussi les enfants qui avaient assisté à l'opération. D'autres sont nés quand leurs mères enceintes accouchaient en prison.

### **Ecrivain connu, vous jouissez ou vous avez joui d'une certaine immunité.**

Oui, jusqu'à un certain point. Mais pendant ces sombres années, nous avons souvent dû quitter notre maison à cause des menaces de mort. Nous avons vécu des moments terribles que nous ne pourrions jamais oublier.

### **Pour terminer, pourriez-vous dire quelques mots de votre nouvelle activité : la peinture.**

J'ai commencé la peinture parce que je vois mal (*il rit*). Non, c'est en apparence un paradoxe. Quand j'ai commencé à voir mal, on m'a interdit tout excès de lecture et d'écriture. La peinture est « macroscopique » et ne peut me faire de mal.

### **Définissez-vous votre peinture ?**

Ecoutez, l'homme est une unité, c'est pourquoi la graphologie existe. Comme on fait les lettres, on fait l'amour ou des affaires. Je ne connais pas les pièces de théâtre de Kokoschka, mais si je les lisais, je ne serais pas grandement surpris car je connais à fond sa peinture.

### **Votre peinture a-t-elle quelque chose à voir avec le surréalisme ?**

Oui, un peu. D'autre part, ce fut précisément Dominguez qui, en 1938, après avoir vu une petite chose de moi, m'incita à tout laisser tomber pour la peinture. « *Laisse ces conneries* » me dit-il. Ces conneries, c'étaient les radiations atomiques et la relativité.

\* \*  
\*